

cheval, tandis qu'il s'avançait à petits pas vers les chiens. Un coup de fusil retentit ; et l'on vit aussitôt le couguar sauter à terre et repartir en bondissant, d'une façon à nous convaincre qu'il n'avait nulle envie de supporter plus longtemps notre feu. Les chiens détalèrent après, d'une ardeur au moins égale, et en criant à tue-tête. Le chasseur qui avait tiré nous rejoignit ; sa balle, nous assurait-il, avait frappé le monstre dont l'une des jambes devait être cassée près de l'épaule, seule place où il eût pu l'ajuster. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une légère trace de sang marquait la terre ; mais les chiens allaient d'un tel train, que nous ne pûmes en faire la remarque qu'en courant ; et l'éperon dans le ventre de nos chevaux, nous nous lançâmes à plein galop vers le centre du marais. Une rivière fut traversée, puis une autre plus large et plus bourbeuse ; et les chiens allaient toujours ! Les chevaux commençaient à souffler d'une furieuse manière ; nous jugâmes qu'il faudrait mieux les laisser et continuer à pied. Nos déterminés chasseurs savaient que le couguar, étant blessé, ne tarderait pas à remonter sur un autre arbre, où, selon toute probabilité, il resterait plus longtemps cette fois, et qu'il nous serait aisé de nous diriger sur la trace des chiens. Nous descendîmes, ôtâmes selles et brides à nos chevaux, et après leur avoir pris des sonnettes au cou, les abandonnâmes à leur sort, chacun à ses propres ressources . . .

* Nous marchions depuis une couple d'heures